

« JE SUIS », « C'EST MOI » : QUESTIONS À LA PREMIÈRE PERSONNE

Un maître refuse d'ouvrir sa porte à un ami qui s'était fait connaître en disant seulement familièrement « c'est moi » (en hébreu 'anokhi). « Qui peut dire 'anokhi à part Dieu ? », dit le maître — et l'ami décida sur le champ de retourner à la « yeshivah » (à la maison d'étude) pour étudier davantage !

Histoire hassidique, citée par André LaCocque, in Paul Ricoeur et André LaCocque, Penser la Bible, Seuil 1998, p. 315, note 27.

J'ai intitulé mon propos de ce soir Questions à la première personne. Ce sont en effet des questions que j'adresse, que nous adressons à celui qui s'est nommé à la première personne. Mais ce sont aussi des questions que je formule à la première personne, en mon nom, questions personnelles que je suis content de pouvoir partager avec vous ce soir.

J'ai placé en exergue de ces réflexions cette merveilleuse histoire hassidique que je trouve dans le livre commun d'A. LaCocque et P. Ricoeur, Penser la bible, dont un chapitre est précisément consacré à l'exégèse d'Exode 3, 14, la révélation du nom de Dieu à Moïse dans l'épisode du buisson ardent.

Disons que je voudrais simplement, comme l'ami en question, reparcourir avec vous un certain chemin d'étude, à partir de ce tout simple « c'est moi ». Ce chemin, je le conçois comme une sorte de marche à l'étoile. Je dis cela parce que dans la vie intellectuelle, spirituelle, affective, il se produit des situations analogues à celles qui se produisent lorsqu'un enfant apprend à regarder le ciel, un soir d'été, à identifier les constellations parmi les amas d'étoiles. Les étoiles d'une même constellation n'ont pas de rapports objectifs entre elles, ce n'est pas d'elles-mêmes qu'elles forment la figure qu'elles forment, ni parce qu'elles auraient été placées là pour former cette figure. Pourtant une fois repérée la figure, la grande Ourse, Orion, etc., la constellation acquiert au regard une telle concrétion, une telle prégnance qu'il est impossible ensuite de regarder le ciel sans retrouver d'emblée la figure, sans avoir besoin de la recomposer à partir des étoiles qui une à une la composent. Eh bien, il en est ainsi pour mon chemin d'étude : son point de départ, c'est une certaine constellation, une concrétion significative d'étoiles qui se sont mises un jour à composer une certaine figure. Comme la grande Ourse oriente vers l'étoile qui donne le nord, cette constellation m'oriente — et me tourne vers l'Orient.

Voici, une à une, les étoiles de la constellation (6 étoiles : j'aurais pu dire aussi une étoile à six branches !).

1. Première étoile : Descartes. D'abord une note en bas de page d'un livre consacré à Descartes. Je suis professeur de philosophie en lycée depuis 30 ans. Et Descartes, pour nous, son oeuvre, dans l'enseignement secondaire en tout cas, c'est la Bible, si je puis dire, et lui c'est notre saint patron. Une manière très classique d'entrer en philosophie, pour des élèves de Terminale, c'est de s'efforcer à la suite de Descartes de mettre en examen ce qu'on pense, ce qu'on croit, pour le réfléchir, le sonder, souvent le disqualifier, parfois le justifier, etc. Et l'amusant, quand on corrige le baccalauréat, c'est de trouver dans un nombre significatif de copies, surtout de copies qui ne témoignent pas vraiment d'un travail acharné tout au long de l'année, quelque chose que l'on conçoit sans doute comme un mot de passe, pour dire « vous voyez, de la philosophie j'en ai fait, je ne suis pas absolument nul ». Alors on lit souvent, sans qu'il y ait vraiment de rapport avec le sujet traité : « comme l'a dit Descartes, “je pense donc je suis” » (et on se paie même parfois le luxe de le dire en latin : cogito, ergo sum). Descartes, c'est l'homme du Cogito, l'homme de la table rase. Et la table rase, je le répète, l'idée que pour faire de la philosophie il faut faire table rase et (tenter de) tout recommencer à zéro, c'est l'idée qui préside à l'enseignement élémentaire de la philosophie, et cette idée nous vient de Descartes (et plus lointainement de Socrate : lui aussi, face à ceux qui se prévalaient de savoir, s'en tenait à l'affirmation « je sais que je ne sais rien »).

Je reviens à ma note en bas de page (J.-L. Marion, Questions cartésiennes II, p. 17). Marion explique, dans son livre, que Descartes, lorsqu'il essaie de faire comprendre ce qu'il a voulu dire et faire en posant le cogito « je pense donc je suis » (qui se trouve dans le Discours de la méthode), il ne répète pas « je pense donc je suis », mais écrit à la place « je suis, j'existe ». Si rien n'est certain, il y a au moins quelque chose d'indubitable : je suis, j'existe. Marion ajoute une note et dit en substance : lorsque Descartes écrit « je suis, j'existe » et qu'il commente ce qu'il fait en écrivant cela, il ne fait rien de moins que mimer le sum qui sum d'Exode 3, 14 dans le passage du buisson ardent. Je dois confesser que je n'avais jamais fait le rapport, jamais clairement en tout cas. Le « je suis, j'existe » de Descartes, c'est le résultat de la table rase et voilà que sous la table en quelque sorte (à moins que ce ne soit la table elle-même !), il y a le sum qui sum. Je le dis en latin parce qu'en français cela pose des problèmes.

2. Deuxième étoile : un souvenir d'enfance. Je me souviens précisément de l'énigme posée par ce texte du buisson ardent quand on s'est mis à nous le lire en français. Était-ce dans la liturgie ? Plus probablement dans les premières éditions de la Bible de Jérusalem. Lorsque Moïse demande à Dieu de lui dire sous quel nom il doit le présenter aux enfants d'Israël, Dieu répond par le fameux EHYEH ASHER EHYEH (Ex 3, 14). Or, de manière incompréhensible et à mes yeux attentatoire à la grammaire élémentaire, celle que l'on apprenait scrupuleusement à l'époque en tout cas, la B.J. (ed. de 1955) traduisait : « Je suis celui qui suis ». Je note entre parenthèses que la dernière édition corrige et se soumet à la norme grammaticale qui commande que le verbe que gouverne le pronom relatif soit à la

même personne que l'antécédent : « Je suis celui qui est ». Bref, Dieu avait, à l'époque, quelque chose d'étrange car pour le nommer il fallait en quelque sorte transgresser la grammaire élémentaire.

3. Troisième étoile : un souvenir d'étudiant. Étudiant à Paris dans les années 70, les thèses des philosophes marxistes et de Louis Althusser au premier chef étaient beaucoup discutées (Balibar, Macherey, Rancière, etc.), tout particulièrement les thèses sur l'idéologie (les A.I.E., appareils idéologiques d'État, d'Althusser : l'armée, les prisons, l'école, l'hôpital, la justice, etc.). Je me souviens d'un texte publié en 1970, sur les A.I.E, précisément et repris dans le livre Positions. L'une des thèses d'Althusser est la suivante : l'idéologie interpelle l'individu en sujet. Pour faire comprendre ce qu'il veut dire, Althusser prend un exemple, celui de ce qu'il appelle l'idéologie religieuse chrétienne. Et le cœur de son exemple, c'est encore une fois notre texte, Ex. 3,14 (p. 118 dans le livre d'Althusser). Le raisonnement est le suivant :

- l'idéologie interpelle l'individu en sujet. La preuve : Dieu l'appelle du milieu du buisson "Moïse ! Moïse !".
- cette interpellation est un assujettissement : Dieu se présente comme le sujet absolu, "Je suis celui qui suis".
- Moïse reconnaît cet assujettissement : il fait ce que Dieu lui demande de faire.
- tout est bien ainsi et l'histoire du salut suit son cours.

Leçon à retenir, selon Althusser : l'idéologie est ce qui donne à un individu l'illusion d'être un sujet (libre, responsable) au moment où en réalité elle l'assujettit à un super-sujet qui tire toutes les ficelles.

4. Quatrième étoile : un souvenir d'enseignant. Quand je veux faire comprendre à des élèves, le statut étrange du Cogito cartésien (je reviens au « je pense donc je suis ») : celui d'être une vérité absolument indubitable sur la base de laquelle, selon Descartes, on va pouvoir de proche en proche construire une science absolument certaine, définitivement vraie, je reviens à l'exemple très simple qu'utilise notre histoire hassidique de tout à l'heure. Quelqu'un se tient derrière la porte et frappe. On lui demande « Qui est-ce ? », il répond « C'est moi ! ». Chacun sait que cela ne peut pas être faux, que c'est absolument vrai : c'est bien, et toujours, (un) moi qui réponds « c'est moi ! ». Si derrière la porte on avait répondu : « C'est Pierre ! » ou « C'est le facteur ! », on pourrait avoir affaire à un menteur, à un simulateur, on pourrait demander à vérifier. En revanche, moi, je ne peux pas feindre, autrement dit, n'être pas moi quand je dis « c'est moi ». L'énoncé « c'est moi » a la curieuse propriété que résume très bien le « celui qui le dit, c'est celui qui l'est » des cours d'école.

5. Cinquième étoile : un souvenir de chrétien. J'assistais il y a deux ou trois ans à une conférence sur le dialogue inter-religieux donnée à Saint-Pavin par trois membres des Fraternités d'Abraham : Emile Moatti représentait le judaïsme, Khaleb Ben Cheikh l'Islam et le directeur de la chaîne KTO (M. Leroy, je crois, mais je ne suis pas sûr du nom que j'ai retenu) le christianisme. Dialogue extrêmement riche dans un grand respect et une grande connivence entre les trois intervenants qui se connaissent et s'estiment profondément. Et voici qu'un chrétien pose une question sur

la manière dont le judaïsme et l'islam entendent le « Je suis le chemin, la vérité et la vie » de Jésus en Jn 14, 6. Alors Emile Moatti, d'un air grave : « Une vérité, oui, mais la vérité, non ; ça ne passe pas, je ne peux pas accepter ». À la rigueur un chemin, une vérité, une forme de vie, oui, mais le chemin, la vérité, la vie ? Comme si en dehors de Lui il n'y avait pas de chemin, pas de vérité, pas de vie. Ce serait la négation même du dialogue.

6. Sixième étoile : un souvenir d'hellénisant. Chaque jeudi je participe à un groupe de grec biblique. Sous la conduite de Jean-Charles Dufaud, le spécialiste, nous lisons les textes de l'Écriture, le Nouveau Testament surtout, dont la langue originale est le grec et nous échangeons sur ce que la lecture nous suggère. J'ai intégré le groupe l'année où il finissait de lire les Actes des apôtres. Je me souviens de la réflexion de Jean-Charles à propos de la harangue de Paul aux juifs de Jérusalem après son arrestation. Paul dit : « Je suis juif (en grec Ego eimi anèr Ioudaios) » (Ac 22, 3). Or le Ego eimi en tête de phrase comme cela est d'une part celui qu'emploie Jésus quelques versets plus loin dans le récit que fait Paul du chemin de Damas : « Je suis Jésus le Nazaréen (Ego eimi Ièsous o Nazoraios) que tu persécutes », et d'autre part celui qu'emploie Dieu quand il se nomme en Ex 3, 14 : dans la version grecque (LXX) le sum qui sum latin est la traduction du Ego eimi o on qui est lui-même la traduction du EHYEH ASHER EHYEH hébraïque. Selon de bonnes sources (!) donc, il ne peut pas ne pas y avoir de rapport entre le Ego eimi de Paul, celui de Jésus et celui d'Ex 3, 14 qui nomme Dieu. Chacun sait qu'Ego eimi est le nom de Dieu révélé à Moïse.

Or quand on lit l'évangile de Jean, on ne peut pas ne pas être frappé par la fréquence d'emploi du Ego eimi (lt. Ego sum, fr. Je suis). En particulier du Ego eimi absolu, cad non suivi d'un attribut (non relatif) comme dans l'usage par Paul que je viens de citer ou par Jésus que je citais tout à l'heure (Je suis le chemin, etc.). Je prends quelques exemples particulièrement frappants :

- à la Samaritaine : 4, 25-26. La femme lui dit : « Je sais qu'un messie vient (celui qu'on appelle Christ). Quand viendra celui-là, il nous annoncera tout ». Jésus lui dit : « Je le suis moi qui te parle (en gr. Ego eimi, o lalon soi – on pourrait traduire aussi : c'est moi, celui qui te parle) ».
- la marche sur les eaux : 6, 19-20. Ils craignent. Mais il leur dit : « Je suis. Ne craignez plus ! (en gr. Ego eimi, mè phobeisthé – c'est moi, ne craignez pas) ».
- à Gethsémani : 18, 4-8. Il leur dit : « Qui cherchez-vous ? ». Ils lui répondent : « Jésus le Nazaréen. » Il leur dit : « Je suis. (en gr. Ego eimi – c'est moi) » [...] Quand donc il leur dit : Je suis, ils reculent en arrière et tombent sur le sol ».
- dans le grand discours du ch. 8, plusieurs fois : 8, 24, 28 et 58. Je cite juste la troisième occurrence : « avant qu'Abraham fût, Je suis ».
- une page plus loin, et pas dans la bouche de Jésus mais de l'aveugle-né : 9, 9. Les uns disaient « C'est lui ! ». D'autres disaient : « Non, mais il lui ressemble ! » Lui disait : « C'est moi ! (en gr. Ego eimi) ».

Il y a quelque chose de frappant dans ces divers emplois (je laisse de côté pour l'instant les emplois « relatifs », avec attribut), c'est qu'ils oscillent entre deux registres extrêmes. Le registre théophanique de Gethsémani (« Je suis » – alors ils

reculent comme Moïse devant le buisson) et le registre trivial du « c'est moi » ordinaire (l'aveugle-né).

Avant d'aller plus loin, je résume : 6 étoiles (ou six branches, si l'on préfère) :

- le « je suis » de Descartes,
- le EHYEH ASHER EHYEH d'Ex 3, 14,
- le « sujet » selon Althusser,
- le « c'est moi » du discours ordinaire,
- le « je suis le chemin, la vérité et la vie » de Jésus,
- les Ego eimi absolus de l'évangile de Jean.

Cette constellation m'a fait rencontrer trois registres de discours :

- le registre du discours théologique : la théophanie du buisson ardent (et le mystérieux « je suis celui qui suis »), l'enseignement de Jésus dans l'évangile de Jean (« je suis le chemin, la vérité et la vie »).
- le registre du discours philosophique : Descartes et l'emblématique « je pense donc je suis », Althusser et l'interpellation de l'individu en sujet par l'idéologie.
- le registre du discours ordinaire (le facétieux « c'est moi » de derrière la porte).

Mais plutôt que d'examiner séparément chaque registre de discours, je préfère m'arrêter sur les circonstances dans lesquelles ils sont amenés à se croiser (à se marier, comme les jeux de l'orgue). Je retiens pour cela trois questions et pour tenter d'y répondre je vais me laisser guider par la constellation dessinée à l'instant :

- qu'est-ce qu'un Dieu qui a pour nom propre « Je suis » ?
- qu'est-ce que Jésus peut bien vouloir dire quand il dit « Je suis le chemin, la vérité et la vie » ?
- quel rapport peut-il y avoir entre tout cela, le « Je suis » cartésien et le « c'est moi » du discours ordinaire ?

1. Première question : qu'est-ce qu'un Dieu qui a pour nom propre « Je suis » ? Je commence par le commencement. C'est le plus difficile et le plus périlleux, il faut s'avancer en enlevant ses chaussures comme Moïse devant le buisson. Tout part en effet du EHYEH ASHER EHYEH d'Ex. 3, 14. Moïse vient de demander à Dieu son nom pour pouvoir répondre aux enfants d'Israël qui lui demandent au nom de qui lui, Moïse, leur parle. Et Dieu répond : EHYEH ASHER EHYEH. Les interprétations de ce passage remplissent des kilomètres de rayonnages dans les bibliothèques. Disons seulement pour simplifier qu'elles oscillent entre deux bornes extrêmes (cf. Dominique Bourg, *L'exégèse d'Exode 3, 14 in L'être et Dieu*, collectif, Cerf 1986, p. 219 s.) :

- celles selon lesquelles Dieu répond positivement à Moïse en lui donnant son nom : ce nom est « celui qui est » . Cette interprétation est celle de la LXX, la traduction en grec de l'Ancien Testament aux alentours du III^e siècle av. JC à Alexandrie : « ego eimi o on », cad « je suis l'étant », « je suis celui qui est ». Cette traduction a servi de point de départ à la (ré)conciliation de la pensée métaphysique grecque (Platon, Aristote) qui spéculait sur l'être

(« qu'est-ce que.. ?, qu'est-ce qui est vraiment ? ») avec le donné révélé tel que la théologie le prend en charge : cela donne ce que l'on appelle l'onto-théologie. La théologie s'efforce de dire Dieu et dire Dieu reviendrait finalement à dire le fond de l'être.

- celles selon lesquelles Dieu ne répond pas à Moïse, élude la question, ne fait qu'une réponse dilatoire. « Je suis qui je suis », « Je suis que je suis ». Cette interprétation s'appuie sur la traduction latine de Saint-Jérôme (fin du IV^e siècle ap. JC) : « ego sum qui sum ». Cette interprétation revient à rejeter l'onto-théologie au motif que prétendre se saisir du nom de Dieu, c'est prétendre avoir prise sur le transcendant, sur ce qui échappe à toute prise.

- intermédiaires entre ces deux interprétations opposées, sont d'une part la traduction « je suis celui qui suis » dont je parlais tout à l'heure (elle s'efforce de conserver la première personne, la preuve : au lieu de dire ensuite, comme la LXX, « o ôn – l'être, l'étant, celui qui est m'a envoyé vers vous », on traduit « "je suis" m'a envoyé vers vous ». D'autre part la traduction « je serai qui je serai » (quelque chose comme le que sera sera espagnol) qui met l'accent sur l'ouverture d'une histoire commune à Dieu et au peuple qu'il s'est choisi.

De ce contexte extrêmement complexe, je retiens une seule chose : Dieu se nomme à la première personne. Dieu est « à » la première personne, il s'appelle « Je » et il appelle « Je », il s'appelle et il m'appelle : c'est comme cela qu'il se conjugue (verbe ?), il faudrait dire « Dieu est Je », « Je est Dieu », « Je suis Dieu », « Dieu est je suis » (et l'on entend là des accents que nous retrouverons dans l'Évangile : Beauchamp note qu'en Ex 3, 14 Dieu ne dit pas « Je suis Dieu », mais Dieu dit : « Je suis ») ; et la première personne est l'adresse de Dieu, Dieu s'adresse à la première personne, il la convoque, la provoque, l'appelle. Dieu s'appelle et il m'appelle, indissociablement. Le récit est celui de la vocation de Moïse. Nous sommes renvoyés à la grammaire des pronoms personnels : je n'ai pu dire Je, parler à la première personne, qu'en réponse au Il, troisième personne, qui s'est adressé à moi à la deuxième personne en me disant Tu. Mais ce Il, la troisième personne (Yahvé est précisément à la troisième personne), c'est précisément l'actuellement absent, celui qui s'est effacé pour que j'advienne : il faudrait dire « l'avant-première personne ». N'est-ce pas cela que Jésus suggère en Jean 8, 58 : « Amen, amen, je vous le dis : avant qu'Abraham advienne (genesthai), Je suis (ego eimi) » ? Ne suggère-t-il pas finalement une évidence ? Pour que n'importe quelle première personne advienne à elle-même, Abraham, moi, qui que ce soit d'autre, il faut bien une avant-première personne, un appel d'avant-moi, quelqu'un/quelque chose qui désigne la place, fasse la place où personne d'autre que moi ne peut advenir, advenir de lui-même à lui-même, dire Je. Personne ne peut dire Je à ma place. Dieu (n')est personne : Dieu est (cette) personne qui (ne) dit (pas) Je à ma place (à la place d'Abraham). Il faut bien « Je suis » à la place d'Abraham comme de n'importe qui. Marie Balmory dit cela d'une formule magnifique : « le nom de Dieu [...] est peut-être aussi le nom de l'homme » (Je serai qui je serai, Alice, éditions 2001, p. 74). Paul Beauchamp (L'un et l'autre Testament I, p. 283), après avoir noté que le nom divin est « indissolublement lié au système pronominal, en sorte que Dieu "décline" son nom, comme l'homme fait de ses titres », cite Osée 1, 9 : « Tu appelleras "pas-mon-peuple", dit Yahweh, car vous n'êtes pas mon peuple, et pour vous Je-ne-

suis-pas ». Pas de Dieu là où il n'y a pas de première personne et pas de première personne en dehors du rapport Je/Tu.

2. Deuxième question : qu'est-ce que Jésus peut bien vouloir dire quand il dit « Je suis le chemin, la vérité et la vie » ? J'arrive à l'évangile de Jean et je suis à nouveau intrigué par des questions de grammaire. Nous étions, le groupe de grec dont je parlais tout à l'heure, précisément dans le chapitre 8 où les Ego eimi abondent :

- 12 : « **Je suis** la lumière du monde ». Il faudrait d'ailleurs traduire chaque fois pour être fidèle au grec : « Moi, je suis ».
- 18 : « **Je suis** témoin pour moi-même ».
- 24 : « Si vous ne croyez pas que **Je suis**, vous mourrez dans vos péchés ».
- 28 : « Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme alors vous connaîtrez que **Je suis** ».
- 58 : « Avant qu'Abraham advienne, **Je suis** ».

Certains considèrent qu'il ne faut pas mettre sur le même plan les Ego eimi relatifs (quand il y a un attribut, par ex. : je suis la lumière du monde, le bon pasteur, etc.) et les Ego eimi absolus (quand il n'y a pas d'attribut, par ex. : avant qu'Abraham advienne, je suis) pour lesquels il est impossible de ne pas penser au nom de Dieu révélé à Moïse. Mais comme en grec, il est tout à fait possible de dire eimi tout court (de même que sum en latin, pas besoin, comme en français d'ajouter le pronom personnel pour savoir de quelle personne il s'agit) pour rapporter un attribut à la première personne, quand le texte dit expressément Ego eimi, il ne peut le faire qu'en connaissance de cause et il ne peut pas ne pas faire songer à l'emploi absolu. Il se trouve d'ailleurs qu'en 9, 5, Jésus dit aussi qu'il est la lumière du monde mais au lieu de dire comme en 8, 12 « Ego eimi to phôs tou kosmou », il dit « Phôs eimi tou kosmou » (sans ego).

Voici donc que rencontrant le premier Ego eimi du chapitre 8 (8, 12 : Ego eimi to phôs tou kosmou, je suis la lumière du monde – c'est le premier Ego eimi relatif de l'évangile de Jean), Jean-Charles nous propose d'appliquer la règle « O kurios meta sou ». Beaucoup ici se souviennent que là où nous disons depuis quarante ans « le Seigneur soit/est avec vous », le latin disait « Dominus vobiscum » en omettant le verbe être au lieu de « Dominus sit vobiscum ». Le grec fait de même : « O kurios meta sou » et non pas « O kurios estin meta sou ». En français nous aurions : « le Seigneur avec vous ». Lorsque le grec dit « Ego eimi to phôs tou kosmou », si nous nous souvenons que Ego eimi est le nom de Dieu, alors nous pouvons appliquer la règle d'éliision du verbe être quand il sert seulement de copule pour relier un attribut à un sujet, et nous avons : « Je suis (est) la lumière du monde ». Notons entre parenthèses que c'est bien ainsi que Dieu s'exprime devant Moïse au buisson ardent : « “Je suis” m'envoie vers vous ». « Je suis » est à la place du sujet et non pas de la copule. Et quand Jn fait dire à Jésus en Jn 8, 29 : « Celui qui m'a envoyé est avec moi », il ne peut pas ne pas se souvenir d'Ex 3, 14 : le nom de celui qui envoie est précisément « Je suis ».

Cela me semble ouvrir de belles perspectives. En effet : je reviens au verset litigieux dans le dialogue inter-religieux, « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père sinon par moi » en Jn 14, 6. C'est Jésus qui parle à Thomas et nous comprenons, tout le monde comprend : moi Jésus, je suis le chemin, etc. Il faut

passer par moi Jésus pour être sur le bon chemin, avoir la vérité et être dans la vie. C'est une sorte de « hors de l'Eglise point de salut » : le chrétien, celui qui suit Jésus, est celui qui a, par Jésus, le chemin, la vérité et la vie, celui qui ne l'est pas erre et sa vie n'est pas une vie (on comprend la réserve d'Emile Moatti). Mais si nous appliquons la règle, nous avons alors : « Je suis (ego eimi, ego sum) (est) le chemin, la vérité et la vie ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Deux hypothèses :

- « Je suis » étant le nom de Dieu révélé à Moïse, Jésus nous dit non pas que lui Jésus est le chemin, la vérité et la vie, à l'exclusion de qui que ce soit d'autre, mais que c'est Dieu le chemin, la vérité et la vie. Dieu, Jésus le révèle, le manifeste comme le chemin, la vérité et la vie, mais il n'est pas exclu que l'on puisse accéder à Dieu par d'autres révélations, par d'autres voies.
- Mais il y a une autre hypothèse plus radicale qui n'oublie pas que Dieu est « à la première personne ». Traduisons : si « Je suis » est le chemin, la vérité et la vie, alors c'est être à la première personne qui est le chemin, la vérité et la vie.

Alors cela change assez considérablement les choses. C'est en effet une bien bonne nouvelle pour moi, pour chacun d'entre nous, pour tout homme, que le chemin cherché soit le chemin de la première personne, mon chemin à moi et non pas le chemin d'un autre, le chemin dans lequel et grâce auquel je suis (je serai) le plus pleinement, le plus authentiquement moi. Il ne s'agit là nullement d'individualisme ou d'égoïsme : l'individualisme et l'égoïsme sont précisément ces chemins que je suis (mystère de la langue qui fait que « je suis » est la conjugaison du verbe être et du verbe suivre en même temps, cf. Delteil et Keller, l'Eglise disséminée, Cerf 1995, p. 202) quand je ne suis pas tout à fait moi, quand mon chemin est un chemin d'emprunt, de conformité, d'envie, de jalousie, de rivalité, etc., non pas de liberté, mais d'aliénation.

C'est une bien bonne nouvelle pour moi, pour chacun d'entre nous, pour tout homme que la vérité soit la vérité de la première personne, que la première personne soit la vérité au lieu que la vérité soit d'un autre ou, pire, qu'elle soit anonyme, impersonnelle. Il ne s'agit là nullement de relativisme (« à chacun sa vérité ») mais de la reconnaissance toute simple du fait qu'il n'y a pas de vérité là où la première personne n'a pas été convoquée à une proposition de vérité, là où par conséquent toute première personne n'a pas révélé la part de vérité que personne ne peut révéler à sa place. Levinas dit quelque part, à la suite d'un docteur rabbinique du XVIII^e siècle que « la moindre question qu'un élève débutant pose à son maître d'école constitue une articulation inéluctable de la Révélation entendue au Sināi » (L'au-delà du verset, p. 164). Et, à la page précédente :

« Tout se passe comme si la multiplicité des personnes – ne serait-ce pas le sens même du personnel ? – était la condition de la plénitude de la “vérité absolue”, comme si chaque personne, par son unicité, assurait la révélation d'un aspect unique de la vérité, et que certains de ses côtés ne se seraient jamais révélés si certaines personnes avaient manqué dans l'humanité ».

D'où entre parenthèses le devoir de chacun, sa responsabilité d'être à la première personne et de ne pas manquer à la vérité (comme l'amoureux à l'aimée, la

vérité dit à la première personne : « tu me manques »). Je trouve une réflexion semblable chez Michel de Certeau à propos de la mission :

« (Le mouvement apostolique ou missionnaire) n'a pas essentiellement pour but de "conquérir", mais de reconnaître Dieu là où, jusqu'ici, il n'était pas perçu. Le départ au "désert" ou à l'étranger fuit les cités chrétiennes d'antan où la foi risquait de se renfermer, confortablement assise sur des pouvoirs et des systèmes ; il amorce un voyage dans les pays, les langages et les cultures où Dieu parle une langue pas encore décodée et non enregistrée » (L'étranger, in Grandes voix jésuites du XX^e siècle, Bayard, 2002, p. 319).

C'est enfin une bien bonne nouvelle pour moi, pour tout homme que la vie soit la vie de la première personne, à la première personne. La vie de la première personne, à la première personne est la vie dans la trinité des pronoms personnels : pas de Je sans Tu et pas de Je-Tu (= de nous, cf. Osée : pas de peuple) sans Il. N'est-ce pas cela que suggère Jésus quand, au ch. 10 de Jean, il affirme : « Moi et le Père nous sommes uns » (10, 30 ; cf. Jn 17, 11 : « Père garde-les en ton nom que tu m'as donné pour qu'ils soient Un comme nous » ; 17, 5 : « Père, glorifie-moi » ; 12, 28 : « Père, glorifie ton nom »).

De tout cela il me semble trouver une confirmation forte dans le chapitre 9, qui suit immédiatement notre chapitre 8, celui où s'accumulent tous les ego eimi. Le chapitre 9 est celui de la guérison de l'aveugle-né. On peut, à première vue, s'étonner de sa place, entre le discours « Je suis la lumière du monde » et le discours « Je suis le bon pasteur ». Mais on s'en étonne moins, si, après le « avant qu'Abraham fût, Je suis (ego eimi) », on a justement quelqu'un qui se trouve dans la situation de pouvoir dire lui aussi : « Je suis (ego eimi) » (9, 9).

- avant l'intervention de Jésus, on a quelqu'un qui semble pris dans un destin, l'opposé de la vie à la première personne : « Qui a péché, lui ou ses parents pour qu'il soit né aveugle ? » (9, 2).
- Jésus, après avoir répété (mais sur le mode mineur, sans Ego eimi, comme s'il s'agissait de lui en particulier, en mission personnelle) que « tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde » (9, 5), guérit l'aveugle (boue + crachat sur les yeux : des signes de la création).
- l'entourage est décontenancé : celui dont le destin était tout tracé (« il était assis là et il mendiait » 9, 8) ne se trouve plus à « sa » place, est méconnaissable (« les uns disaient "c'est lui !", d'autres "non ! mais il lui ressemble" »). Il n'est plus tout à fait le Il consacré par l'habitude, par le On qui distribue les rôles et assigne les places en troisième personne pour que cela tourne rond et que chacun s'y retrouve : il n'est plus tout à fait le né aveugle, l'aveugle par nature, par définition, par essence. Il n'est plus, il « ek-siste ».
- et lui dit : Ego eimi. Il n'existe plus en troisième mais en première personne. Alors les autres veulent savoir et, lui, il répète comment il est venu à la lumière. Excédés par les questions, ses parents ont cette formule magnifique : « Questionnez-le, il a l'âge : lui parlera de lui-même » (9, 21). Ils le disent probablement de dépit, eux aussi décontenancés devant celui qui avait davantage l'habitude d'être parlé que de parler, lui qui maintenant échappe et parle enfin en son nom et à sa place : la place de « Je suis », la

place où je parle en mon nom, de moi-même.

• alors il peut croire au Fils de l'homme, mais au lieu comme à la Samaritaine d'employer le Ego eimi (4, 26), Jésus use symptomatiquement d'une formule détournée : « Celui qui te parle, c'est lui ! » (9, 37). Il ne peut pas en effet y avoir deux Je au même moment à la même place : l'aveugle accédant à la première personne (à la lumière), Jésus cède la première place (la première personne). Jésus est bien la deuxième personne de la Trinité : la première personne... c'est moi (ego eimi) (et l'on comprend qu'un tel énoncé puisse choquer, si l'on n'entend pas en lui l'application d'une toute simple et toute évidente règle de grammaire). Mais la contrepartie est énoncée en Mc 13, 5-6 : « Prenez garde que nul ne vous égare. Beaucoup viendront sous mon nom. Ils diront "Je suis (ego eimi)". Il en égarent beaucoup » (peut-on se risquer à penser qu'il y a un certain usage du nom de Dieu qui est égarant quand il consiste à barrer à quelqu'un le chemin de la première personne ?)

3. Troisième question : quel rapport peut-il y avoir entre tout cela, le « Je suis » cartésien et le « c'est moi » du discours ordinaire ? Je termine par Descartes. C'est lui qui m'a mis la puce à l'oreille, si je puis dire. Et l'on voit dans le texte des Méditations combien Descartes se collete à la grammaire pour arriver à saisir la première personne. Mais ce n'est pas sur ce point technique que je souhaite m'arrêter. Lorsque l'on parle de Descartes et que l'on mentionne le Cogito, le « Je suis, j'existe » comme la première vérité (puisqu'avant que quelqu'un, un sujet en première personne ouvre les yeux, il est impossible de savoir si quoi que ce soit existe et donc si quoi que ce soit est vrai), on passe souvent sous silence la suite qui est pourtant décisive. Et il arrive que l'on fasse de la découverte de Descartes (la découverte du sujet, comme on dit) le point de départ non seulement de la modernité (ce qui est indiscutable), mais d'une prétention athée et autodidacte, prométhéenne (il arrive que l'on fasse de cette prétention l'essence de la modernité) puisque le « Je suis », qui est originellement le nom de Dieu, serait en quelque sorte arraché à Dieu et attribué à l'homme, lequel se trouverait ainsi proclamé Dieu, se ferait Dieu à la place de Dieu. Qu'il y ait chez Descartes des traits de sa pensée qui prêtent le flanc à cette interprétation (en particulier le célèbre « l'homme est devenu comme maître et possesseur de la nature » de la sixième partie du Discours), c'est difficilement contestable. Mais ce qui est tout aussi difficilement contestable pour qui sait lire entre les lignes, c'est la conscience qu'a Descartes qu'avant d'être le nom de l'homme, « Je suis » est bien le nom de Dieu révélé à Moïse au buisson ardent. En effet, lorsque Descartes s'interroge à partir du Cogito (maintenant que je sais que « Je suis » est la première vérité, comment à partir de cette première vérité en trouver d'autres ? comment savoir s'il existe quelque chose / quelqu'un en dehors de moi ?), la première « chose » qu'il trouve, c'est précisément Dieu. J'y vois un nouvel indice de ce que j'ai appelé tout à l'heure l'« avant première personne ». Le « Je suis » que je suis est bien un commencement, mais il y a si je puis dire une origine à ce commencement : le Je suis est la table rase, mais seul un certain effacement, une certaine absence (le Il) permet le « Je suis » : la toute discrétion de la table qui supporte les entreprises de la première personne. Et pour dire cela Descartes a des accents tout à fait bibliques :

Et certes on ne doit pas trouver étrange que Dieu, en me créant, ait mis en moi cette idée

[l'idée de Dieu qui est l'idée par laquelle je connais que « je suis »] pour être comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage ; et il n'est pas aussi nécessaire que cette marque soit quelque chose de différent de ce même ouvrage [l'empreinte de Dieu en moi, sa créature, n'est rien d'autre, précisément, que « Je suis » : ce n'est pas un sceau, un tampon, une cicatrice, mais tout simplement moi-même ; Dieu ne s'ajoute pas à moi, on devrait même dire que je suis parce qu'il se soustrait]. Mais de cela seul que Dieu m'a créé, il est fort croyable qu'il m'a en quelque façon produit à son image et semblance, et que je conçois cette ressemblance (dans laquelle l'idée de Dieu se trouve contenue) par la même faculté par laquelle je me conçois moi-même [autrement dit : quand je conçois que je suis, je conçois Dieu ; quand je suis à la première personne, je suis tout ce que Dieu a voulu que je sois... Et Descartes termine par une attitude de pure contemplation]. Il me semble très à propos de m'arrêter quelque temps à la contemplation de ce Dieu tout parfait [...] Ainsi expérimentons-nous dès maintenant qu'une semblable méditation [...] nous fait jouir du plus grand contentement que nous soyons capables de ressentir en cette vie. (fin de la Méditation III).

Conclusion. Je voudrais, pour terminer, prévenir une objection. En faisant du « Je suis » le nom de toute première personne, on peut objecter que c'est là réduire Dieu à la grammaire, oublier la transcendance de Dieu, sacraliser l'homme, désacraliser Dieu. Je trouve important de noter à cet égard que le buisson dont Moïse est invité à s'approcher est, alors qu'il est embrasé, un buisson qui ne brûle pas : avec le Dieu de la révélation, on passe, comme le dit Levinas, du sacré au saint. Pour l'éclairer et pour rester sur le chemin qui me semble s'être tracé sur la base de ces différents indices, je termine par une toute simple réflexion sur le « c'est moi ». La LXX utilise le « ego eimi » pour traduire aussi bien le « Je suis » d'Ex 3, 14 et que le « c'est moi » d'Is 43, 10, etc. (ANI, ANI-HU, ANOKHI). Et je notais tout à l'heure que quand Jésus emploie le « ego eimi » dans l'évangile de Jean, les deux traductions sont possibles. Le « Je suis » est très solennel (cf. l'arrestation de Jésus dans le jardin des oliviers : la troupe recule et tombe sur le sol comme devant une théophanie, 18, 6), alors que le « c'est moi » est tout simple et tout familier (« C'est moi, ne craignez plus ! » de la marche sur les eaux, 6, 20). L'intérêt du « c'est moi » est bien sûr sa simplicité, mais surtout aussi le contexte dans lequel il va en quelque sorte de soi. Revenons à notre histoire hassidique du début. Lorsque l'ami se tient derrière la porte et répond « c'est moi » à la demande du maître, il y a de la présomption : mais non pas d'abord celle qui consiste à s'attribuer le nom réservé à Dieu. Plutôt la présomption qui consiste à présumer que l'on sera reconnu par celui qui se trouve de l'autre côté de la porte : pour celui-là, celui qui se présente à l'aide du tout simple « c'est moi » ne peut être que l'unique, l'irremplaçable. Celui qui dit « c'est moi » pour se présenter fait une absolue confiance à celui à qui il le dit : il ne peut en effet le dire qu'en ayant la certitude d'être reconnu. Le « c'est moi » dit derrière la porte par n'importe qui est vide et perd toute signification : mais l'assurance que celui qui le dit n'est justement pas n'importe qui repose entièrement sur celui qui se trouve de l'autre côté de la porte. En celui-là celui qui dit « c'est moi » a la foi : il lui fait absolument confiance, entièrement crédit. Il le constitue à son tour Unique et irremplaçable. Or il m'importe grandement pour ma foi que ce soit précisément Dieu d'abord et pas moi qui dise « c'est moi ». L'expérience la plus forte en effet n'est pas celle que je fais quand je dis « c'est moi », mais celle que je fais quand c'est un autre qui me l'adresse : il se confie entièrement à moi, il me confère la responsabilité de reconnaître qu'il est ce qu'il est, cad lui-même. Responsabilité créatrice, responsabilité d'origine. Un verset de l'épître aux Hébreux me le fait comprendre : « Persévérez dans la dilection fraternelle. N'oubliez pas

l'hospitalité, car c'est grâce à elle que quelques-uns à leur insu, hébergèrent des anges » Hb 13, 1-2. Le verset fait allusion à Gn 18, 1 :

Yahvé lui [il s'agit d'Abraham] apparut aux chênes de Mambré, tandis qu'il était assis à l'entrée de la tente, au plus chaud du jour. Ayant levé les yeux, voilà qu'il vit trois hommes qui se tenaient debout près de lui ; dès qu'il les vit, il courut de l'entrée de la tente à leur rencontre et se prosterna à terre. Il dit "Monseigneur, je t'en prie, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, veuille ne pas passer près de ton serviteur sans t'arrêter, etc."

On sait que l'on a vu dans ces trois hommes, ou trois anges, auxquels Abraham offre l'hospitalité, une figure de la trinité (Abraham s'adresse à eux au singulier). Cela cadre bien avec notre chemin : le contexte dans lequel quelqu'un dit « c'est moi » est toujours en quelque façon trinitaire. Songeons aux récits d'apparition après la résurrection : à Marie de Magdala, dans l'évangile de Jean (mais, plus explicite encore Lc 24, 39 : « Voici mes mains, voici mes plaies, c'est moi (ego eimi) »).

Elle voit Jésus qui se tenait là, mais celle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Le prenant pour le jardinier, elle lui dit : « Seigneur, si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et je l'enlèverai. » Jésus lui dit : « Marie ! ». Se retournant [ou : elle le reconnut], elle lui dit en hébreu : « Rabbouni ! » – ce qui veut dire : « Maître. » Jésus lui dit : « Ne me touche pas car je ne suis pas encore monté vers le Père... » Jn 20, 14-16.

Ou encore les disciples d'Emmaüs. Ils offrent l'hospitalité à leur compagnon de marche :

Quand ils furent près du village où ils se rendaient, il fit semblant d'aller plus loin. Mais ils le pressèrent en disant : « Reste avec nous, car le soir tombe et le jour déjà touche à son terme ». Il rentra donc pour rester avec eux. Et il advint comme il était à table avec eux, qu'il prit le pain, dit la bénédiction, pis le rompit et le leur donna. Leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent... mais il avait disparu de devant eux. Lc 24, 28-31.

Il y a chaque fois quelque chose d'insaisissable dans le « c'est moi ! » de celui qui se fait reconnaître en situation d'hospitalité. C'est l'insaisissable de Dieu parce que c'est l'insaisissable de la personne (cf. dans le Cantique : le bien-aimé frappe à la porte et quand la bien-aimée ouvre, il a disparu).

En fin de compte, qui du maître qui refuse d'ouvrir sa porte ou de l'ami qui dit, sans précision, « c'est moi » a le plus besoin de retourner à la maison d'étude ?